

# TAMAM

Maxime Maillard



# TAMAM

Maxime Maillard

La Baconnière

*Je demeure convaincu qu'un journaliste n'est pas un enfant de chœur  
et que son rôle ne consiste pas à précéder les processions,  
la main plongée dans une corbeille de pétales de roses.*

Albert Londres, *Terre d'ébène*, 1929

Après avoir remercié, je me glissai entre les corps, prenant appui sur quelques troncs d'arbres qui s'étaient élevés jusque-là. Je m'assis, imitant mes voisins, essuyant la sueur sous mon chapeau. À droite, deux jeunes hommes vêtus d'un jeans et d'un t-shirt considéraient d'un air amusé le spectacle sous leurs pieds. « Ce sont des observateurs comme toi », pensai-je après avoir constaté qu'ils ne possédaient pas de tapis. Nicolas Bouvier avait, lui aussi, déniché un mur au Japon pour cadrer le théâtre de la rue avec son appareil photo. J'avais trouvé mon reposoir de brique rouge, avec vue panoramique, favorablement ombragé, il marquait la séparation entre l'espace public et profane et un vieux cimetière couvert d'antiques pierres tombales. En me retournant, je ne fus même pas surpris de découvrir, entre les sépultures et le chaos végétal, des dizaines de croyants embusqués dans ce maquis improvisé, patientant chacun dans une proximité dépouillée et fraternelle. J'ouvrai mon carnet pour noter des impressions en vrac lorsqu'une lourde pogne s'abattit sur mon épaule, assortie d'un ricanement qui me fit sursauter. L'homme lorgnait depuis derrière, son gros doigt pointant les pages à peine bleuies. Il prononça quelques paroles qui provoquèrent chez mes voisins un sourire complice

et je refermai le carnet avant de le glisser sous mon séant. « À présent ne bouge plus. » À quoi la voix concurrente répondit : « Des rires valent mieux qu'une réelle animosité, non ? » Que risquai-je ainsi dissimulé derrière mon masque sanitaire, mes lunettes de soleil et mon chapeau ? « Tu es un des leurs après tout. » Oui, j'étais un des leurs, j'avais trouvé ma place, mon corps identiquement arrimé au grand corps de mosaïque chaude, prêt à recueillir la ferveur d'une cérémonie dont la portée m'échappait et dont je n'avais pas résolu s'il convenait que je m'y fonde au point d'en mimer les codes. Cette embarrassante question me rendait vulnérable. « Plutôt bouddha ou caméléon ? » Le garçon assis à ma droite se pencha alors dans ma direction : « Where are you from ? » Ma réponse ne parut pas l'étonner, son visage était conciliant mais j'avais été débusqué. « Qu'importe, tu n'es pas seul, lui aussi ne fait que regarder. »



C'est alors que le lancinant préambule du muezzin, peu suivi par la foule jusque-là, prit une inflexion psalmodique. Chacun ajusta sa posture, disposant ses paumes vers le ciel. Celles et ceux qui n'avaient pas encore rejoint le sol s'abaissèrent, récoltant des moues désapprobatrices. Des paumes, des milliers de paumes et de doigts déployés s'élevaient désormais vers le ciel limpide où pas un oiseau ne volait : parfois, prenant appui sur les genoux comme

deux bols d'offrande ; parfois dépliés à hauteur de poitrine ou simplement recueillis en une forme de nid entre les jambes de ceux installés en tailleur. La rumeur avait fait place au retour régulier de deux syllabes.

*Amine !*

Chuchotées des dizaines de milliers de fois, leur douceur labiale vibrat dans l'air de ce vendredi après-midi durant lequel moi aussi je fis de même, épousant le tempo lent de cet appel, accueillant et expirant, à défaut d'autre chose, cette mystérieuse déclaration de foi commune aux trois religions du Livre.

*Amine !*

Bercé par cet ostinato, certain qu'on ne prêtait plus attention à ma présence, je promenais mon regard le long de ce parterre d'hommes et de femmes dont l'orientation parfaitement ordonnée me fit penser à un champ de tournesols. Ces fleurs d'étoffe claire, beige, pourpre, bleu clair tournées vers leur soleil se recueillaient comme un seul corps, réitérant de concert leur supplique tandis que j'entrevois la possibilité d'une sorte d'abandon. « Cesse d'opposer ton esprit à tout ce qui survient. Lâche prise. »

*Amine !*

Pouvait-on ne pas croire et prier ? S'adonner au rite à l'écart du dogme ? Goûter au sentiment du sacré loin du Livre ? Pouvais-je suspendre en moi le soupçon critique et me joindre à cet effort de participation, à cette émotion ancienne et hospitalière ? Parfois je fermais les yeux pour appréhender la texture du silence qui s'immisçait dans l'intervalle puis je les rouvrais pour constater que l'éclatante couverture de lumière tout juste déviée de son zénith éprouvait les fidèles au centre de l'allée.

*Amine !*

Certains s'étaient couvert le crâne d'une page de journal ; un homme demeuré debout épousait l'ombre filiforme d'un pylône du tram ; sous mes pieds un adorateur enturbanné déposa quelques gouttes d'eau sur le sol avant de boire parcimonieusement et de passer la bouteille à son voisin. Ce que je voyais n'appartenait pas au royaume de Dieu mais bien à la précaire demeure des humains. C'était eux qui, à travers leurs gestes séculaires, transformaient un espace public en un lieu sacré, unifié, intensifié, rassemblant ce que la vie de tous les jours éparpillait, nivelait, séparait.

*Amine !*

« Prier n'est pas difficile, il suffit de s'adresser à quelqu'un. » Hé oh toi ! Que signifie tout ce cirque ? Que se passe-t-il sous ton enveloppe immobile ? Crois-tu

vraiment au symbole du retour de Sainte-Sophie au culte musulman ? « Laisse là les significations politiques. Brise en toi le ressassement qui te tient lieu de bouclier. Désarme-toi. »

*Amine !*

Je percevais par intermittence la beauté de cette commune adhésion, l'application que chaque être présent sur Alemdar manifestait pour se désappartenir et se relier le temps du rite. Une ondée fluide et douce circulait entre les croyants, exaltant chaque corps, enivrant chaque parcelle d'épiderme.

*Amine !*

Puis ma conscience s'agitait, des images défilaient, prises dans des trains de réminiscences : je revis mon grand-père dans son cardigan rouge donner le « la » lors de veillées de Noël où nous chantions encore à l'unisson dans la lumière tremblante des bougies du sapin ; le roi des forêts illuminait notre petite assemblée entonnant le *Tannenbaum, Douce nuit, belle nuit, Il est né le divin enfant*. J'avais été cet enfant bercé par les bras d'une mère resplendissante immortalisée par mon père dans ce même halo de lueurs chaudes, le regard noyé dans les flammeroles et qui me confierait un jour avoir rencontré l'ange protecteur en lévitant au-dessus de son propre corps lors d'un accouchement périlleux. Plus tard, j'allumerais des



cierges dans une église de Braşov, j'irais garnir les bancs d'une messe à la cathédrale de Florence avant de filer en douce au moment de l'Eucharistie, étranger au sacrement, craignant d'être découvert. À Moscou, j'ai accompagné Larisa sous les voûtes de l'église du monastère Novospassky le jour du Noël russe, me glissant avec déférence parmi les nombreux fidèles enivrés par l'encens au parfum de résine et par le tintement des pendeloques liturgiques. Ils se recueillaient debout, les yeux fermés, avec maints égards les uns pour les autres au moment d'intégrer ou de quitter les rangs.

*Amine !*

D'autres images me rendirent visite sur mon mur : la démarche dandinante de ma mère que ses hanches faisaient souffrir, le léger vacillement de mon père au moment de se redresser après avoir rempli la gamelle du chat ; mes chers parents devant la télé dans le canapé du salon, seuls ensemble, tel un vieux cuir qu'il me prenait soudain l'envie de faire reluire, de nourrir de graisse et de miel ; je revis aussi, non sans nostalgie, le parterre d'aiguilles rousses sur lequel nous marchions avec ma grand-mère dans la forêt de l'enfance qui était comme une cathédrale de verdure. Et je m'ébranlais en douceur.

*Amine !*

Était-ce cela prier ? Quand j'étais petit, à l'heure du coucher, elle me croisait les doigts sur le ventre en m' enjoignant à remercier le Seigneur : « Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié... » Qu'y avait-il alors à dire ? Quelle faveur, quelle densité vécue, quel bonheur ? Aujourd'hui, je saurais énoncer mes gratitude. Là, pensai-je, en cet aveu de reconnaissance, tu rejoins tes frères d'existence. Pour le reste, je n'étais qu'un simple témoin et je m'en remis à ce qui se passait sous mes yeux car je voulais imprimer au plus profond de ma mémoire cette mer humaine comme je n'en avais jamais vue, fluant et refluant dans l'air vibrant, indistincte, archaïque, puissante.

*Amine !*

L'inquiétude reprit le dessus lorsque nous sortîmes de la longue boucle répétée des « ainsi soit-il ». Le muezzin embraya sur une interminable oraison en l'honneur de Sainte-Sophie, bénissant et rebénissant l'ouvrage dont le dôme abritait la fresque du Christ Pantocrator et les traces palimpsestes d'une histoire de luttes, d'appropriations et de conquêtes. L'étreinte se desserra, la foule bruissa comme un sac de feuilles et le bourdonnement de la vie ordinaire reprit sur Alemdar. Une quinte de toux transperça le calme ambiant, des voix chuchotèrent. Après avoir pianoté sur son téléphone, mon voisin de gauche se dégagea du parapet et rejoignit son tapis entre les tombeaux. Le jeune homme qui m'avait adressé la parole se détendit à son tour et, s'agrippant des deux mains au

sommet du mur, se laissa choir sur le trottoir, réceptionné par son compagnon. Chacun s'inclina ensuite pour se faire une place sur les tapis que d'autres avaient accepté de partager.

J'étais désormais seul sur le mur. Jambes en tailleur, la tension me déchirait les omoplates. J'avais la gorge sèche, je craignais de me désaltérer et de risquer un besoin qu'il eût été impossible de satisfaire. Ma vessie n'était pas une alliée: je gardais le souvenir de certains relâchements déshonorants au milieu des fous rires, dans les embouteillages, à l'école, prenant mes jambes à mon cou en me contorsionnant en direction du lieu tranquille.

Fallait-il que je déplie ma modeste feuille de chou et que je m'agenouille? « Rentre en toi, fais la tortue, ne bouge plus. Ton corps comme une pierre posée là. » Comme une pierre posée là, sédimentation d'attention distraite, faites que le paysage m'accueille comme il avait accueilli en d'autres temps et en d'autres lieux ces morceaux de moraine transbahutés par des fleuves de glace. Peu à peu cristallisait l'image d'un dolmen parcouru d'impressions et de ressassements, de passages et de retours. Le spectacle de mon activité me désarmait. Qu'il était ardu de désamorcer le langage et tout ce visuel en cascade qui déferlait à l'intérieur. J'imaginai un doigt qui toquerait à ma carapace, suivi d'un air interrogateur me mettant au défi de mes convictions et de ma connaissance de l'islam. Pourquoi cette peur? Je cher-

chais désespérément quelqu'un dont l'attitude trahirait sa non-appartenance à la communauté des croyants, là-bas de l'autre côté d'Alemdar, à la fenêtre, sur la terrasse du café en haut de l'avenue. Quelque chose s'annonçait auquel je n'étais pas préparé et bien que de culture chrétienne, ayant par le passé psalmodié quelques actions de grâce sur un banc clairsemé d'église réformée, je retombais dans les travers de mon étrangeté face à la force du nombre, face à l'Orient et aux appels de cet être invisible en sa tour.

Le silence recouvra bientôt l'assemblée. Un silence avant-coureur, comme à l'entame du second mouvement d'une symphonie lorsqu'un raclement de gorge déchire le voile du temps. Chacun ajusta sa posture jusqu'à ce que le signal fût donné. Le son grésilla puis la voix grave et impérieuse se répandit alentour en un accroissement de la formule

*Allahu akbar!*

Dieu est grand

*Allahu akbar!*

reprise à l'unisson par des dizaines de milliers de fidèles qui, comme un seul homme, se levèrent. Une mer de « i » tournée vers le grand « i » de pierre surmonté d'un chapeau de tuile et d'un mégaphone d'où la voix,

amplifiant et amplifiant le signal, appelait à magnifier la grandeur.

*Allahu akbar!*

*Allahu akbar!*

Toutes et tous, autant qu'ils étaient en ce lieu animé d'un souffle puissant, dans les ruelles adjacentes, sur les trottoirs, dans les cours et par-delà les murs, les arbres et les squares, après avoir levé les mains jusqu'à la racine des oreilles, se prosternèrent, fléchissant les deux genoux à terre avant de projeter les deux bras devant soi pour amortir le haut du corps et baiser la terre. Toutes et tous, ainsi qu'Abraham, Moïse, Lot, David et tant d'autres dans la Bible, tombèrent sur leur face. Puis, se redressant, la masse des orants répéta le même enchaînement de gestes, se réengageant dans un déploiement physique synchronisé. Faisant le dos rond sur mon muret, j'observais les milliers de nuques basculer sous mes yeux vers la terre, tirant avec elles le patchwork immense des dos, des postérieurs et des plantes de pied au moment du contact des lèvres avec le sol. J'observais cela que je n'avais entrevu que sur les reflets filmés de la grande prière à La Mecque et, d'abord stupéfait par ce que la vue excitait dans mon cerveau, je découvris ensuite que l'image n'était pas tout et que des bords et des mailles de cette draperie humaine montait un son dont je n'avais pas perçu d'emblée l'ampleur. Je prêtai alors attention à cette émanation acoustique insoupçonnée que produisait le plissement simultané des étoffes,

accordées comme le furent plus tôt les voix. Des dizaines de milliers de chemises, de t-shirts, de tissus, de toges fraîchement repassés qui, dans l'entraînement des corps, se froissaient à l'unisson dans l'air immobile, faisant vibrer la charpente du silence qui bornait chaque mouvement de prosternation. Une espèce de froufrou géant et confidentiel, monumental et délié comme le tremblement des feuilles du bouleau dans la brise et dont je me demandais comment l'écriture pourrait en rendre compte. C'était à n'en pas douter l'instant sublime attendu, l'apogée d'un mouvement de dévotion et de sa décharge énergétique dont l'amplitude me fit frémir. Une efficacité manifeste avait succédé à l'onde feutrée du recueillement et lorsque la dernière prosternation s'acheva et qu'à l'appel de la grandeur succéda l'époussetage des habits, l'enroulement du tapis et le retour à la vie profane, je ne fus pas mécontent d'entendre le jeune homme me héler depuis le pied du mur. Nous avons voyagé chacun dans son compartiment et comme au sortir du train, sur le quai, il était temps de se retrouver pour partager nos impressions. Je descendis de mon perchoir alors que les ambulances se frayaient avec peine un passage à travers la foule et tendis la main à ce garçon ébaudi ainsi qu'à son collègue, un grand brun à la chevelure épaisse dont le visage aussi témoignait des meilleurs sentiments. Hamsa et Mohamed Ali, deux Palestiniens vivant à Bursa, avaient pris le bus le matin même pour ne rien manquer de l'événement. Ils étaient venus très simplement pour participer à ce qu'ils considéraient comme un moment important.

- Pourquoi ?
  - Parce que Ayasofya est à tout le monde et aussi aux musulmans. Tu es musulman ?
  - Non, chrétien.
  - Et que penses-tu de ça ?
  - C'est impressionnant.
  - Oui, mais que penses-tu vraiment d'Ayasofya ?
  - C'est un merveilleux monument qui appartient en effet à tout le monde, aux musulmans, aux chrétiens, aux athées, aux habitants d'Istanbul et aux voyageurs de passage.
- Mohamed Ali ne semblait pas satisfait par ma réponse.
- Bien sûr, mais que penses-tu du fait qu'Ayasofya soit à nouveau musulmane ?

Il m'apparut que son anglais exprimait mal la claire conscience qu'il avait du point de vue occidental sur la question. De Paris à Athènes en passant par le Vatican ou Varsovie, la position européenne avait pour une fois le mérite d'être univoque et il ne faisait guère de doute que Mohamed Ali cherchait moins à susciter ma parole qu'à confirmer le désaveu de mon monde à l'égard du sien. Et je pensai que le voyageur, dans la tradition des récits où il se met en scène animé d'une curiosité descriptive à l'égard de l'Inconnu, manquait souvent d'étudier la nature des regards qui se posent sur lui. Ou du moins de s'efforcer de l'imaginer. Que perçoivent ceux qui le dévisagent lorsqu'il consigne dans son carnet leurs manières de se vêtir, leurs gestes, leurs paroles ? Quelle est la lunette à travers

laquelle ils anticipent sa compréhension de leur environnement ? Que savent-ils d'eux-mêmes ? Que projettent-ils sur la culture que le voyageur promène avec lui, sur le socle dont il se détache pour venir à leur rencontre ? J'hésitai un instant à livrer ma réponse à Mohamed Ali, non par crainte de le crisper et de briser la spontanéité de notre échange, mais parce que je ne savais plus très bien quoi penser. Et comme ses yeux ne s'étaient pas détachés de mon visage où devait se deviner l'embarras, je m'entendis lui répondre avec une sorte d'aplomb défensif :

– Tout cela est politique, la religion n'a pas grand-chose à faire là-dedans

Comprenant où je voulais en venir, il répliqua de but en blanc :

– Ayasofya était au départ une église chrétienne, mais c'est Mehmet II le conquérant qui lui a donné toute sa splendeur.

Quelle balle avais-je à disposition pour relancer ce jeu qui ne mènerait nulle part si ce n'est au désaccord ? Oui, mais Byzance... Et que fais-tu des traités de Sèvres et de Lausanne, dont nous fêtons le 97<sup>e</sup> anniversaire en ce jour et de l'héritage de Mustafa Kemal ? Fallait-il mettre sur la balance les siècles de domination musulmane et chrétienne pour désigner le vainqueur ? Je n'étais pas étranger au fait que nous parlons à partir d'une histoire singulière faite d'influences du milieu, d'imprégnations culturelles et de failles intimes. Et bien que traversé par des idées



qui ne m'appartenait pas, je tâchai de me tenir sur mes gardes face aux faux-semblants et aux combats d'emprunt. Réunis par l'événement, nous pouvions nous en passer. Chaque civilisation incorpore les traces conquises à d'autres dans un nouveau récit visant à solidariser ses membres; chaque portion de terre peut se déchiffrer comme un palimpseste dont les signes d'écriture passent d'une langue à l'autre au gré des débâcles et des triomphes. Après tout, il m'était indifférent que Sainte-Sophie redevînt un lieu de culte musulman, mais il m'importait de nouer un lien fugace avec deux jeunes gens dont les convictions ne leur appartenaient peut-être pas davantage que celles que je croyais miennes. Les discours n'étaient-ils pas secondaires lors de ces croisées de chemin? L'affinité affleurait entre les mots, partager une grammaire importait moins que cette espèce de joie mutine illuminant leurs yeux, tandis qu'une foulée débonnaire nous emportait vers la porte du parc Gülhane.

Ils étaient étudiants, jeunes, croyants et amicaux. Je roulai une cigarette; Hamsa voulut fumer aussi et, lorgnant mon carnet que je portais toujours à la main, il me demanda ce qu'il y avait dedans. Des notes pas encore écrites pour un article, peut-être.

– Tu es journaliste?

– Oui.

– Où ça?

– En Suisse.

– La sœur de mon beau-père habite à Schaffhausen

– Tu y es déjà allé ?

– Non.

– Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

Petit, râblé et musclé, Hamsa m'expliqua qu'il était champion de « *wrestling* ».

Ça me disait bien quelque chose.

– *Wrestling* ?

– Une sorte de boxe, de combat, précisa Mohamed Ali.

Et je mimai un enchaînement de coups dans l'air. Sur quoi Hamsa s'avança pour m'attraper à la culotte.

– *Of course*, la lutte ! En Suisse aussi on la pratique. Un sport national.

Et Hamsa partit d'un bon rire badin, les pouces levés tandis que son ami répétait en le désignant :

– Un grand champion ! Un grand champion !

Sur quoi le musculeux petit homme chercha à me mettre en contact avec un ami qui travaillait pour une télévision anglaise dont je n'avais jamais entendu parler. Photos à l'appui, il fit défiler le mur de son réseau social où le présentateur apparaissait en costume cravate, cheveux peignés, au centre d'un studio uniformément éclairé par la lumière des projecteurs.

– Regarde mon ami.

À présent l'image s'animait et je distinguai derrière l'écran poisseux le visage éberlué d'un type en survêtement, paquet de chips à la main, comme abruptement tiré de sa sieste. Hamsa fit les présentations et l'on s'examina quelques secondes en souriant sans vraiment pouvoir se

parler. Puis il coupa court à l'entrevue, très enthousiaste à l'idée d'avoir intercédé entre deux journalistes. Il m'ajouta à son répertoire et l'on se souhaita bonne chance en bas d'Alemdar.

En couverture : photo de l'auteur prise à Istanbul le 24 juillet 2020